

CATHERINE CUSSET

LA DÉFINITION
DU BONHEUR

roman

nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

- LA BLOUSE ROUMAINE, roman, L'infini, 1990 (Folio 5062).
EN TOUTE INNOCENCE, roman, Blanche, 1995 (Folio 3502).
À VOUS, roman, Blanche, 1996 (Folio 3900).
JOUR, roman, Blanche, 1997 (Folio 3271).
LE PROBLÈME AVEC JANE, roman, Blanche, 1999 (Folio 3501). Grand Prix des lectrices de Elle 2000.
LA HAINE DE LA FAMILLE, roman, Blanche, 2001 (Folio 3725).
CONFESSIONS D'UNE RADINE, roman, Blanche, 2003 (Folio 4053).
AMOURS TRANSVERSALES, roman, Blanche, 2004 (Folio 4261).
UN BRILLANT AVENIR, roman, Blanche, 2008 (Folio 5023). Prix Goncourt des lycéens 2008.
INDIGO, roman, Blanche, 2013 (Folio 5740).
UNE ÉDUCATION CATHOLIQUE, roman, Blanche, 2014 (Folio 6072).
L'AUTRE QU'ON ADORAIT, roman, Blanche, 2016 (Folio 6401).
VIE DE DAVID HOCKNEY, roman, Blanche, 2018 (Folio 6601). Prix Anaïs Nin 2018.
TROIS FOIS AU BOUT DU MONDE (NÉPAL, COSTA RICA, CHINE),
Le sentiment géographique, 2020.

Dans la collection Écoutez lire

- INDIGO, lu par Cécile Cassel, 2013.
L'AUTRE QU'ON ADORAIT, lu par Catherine Cusset, 2017.

Aux éditions du Mercure de France

- NEW YORK, JOURNAL D'UN CYCLE, récit, 2009 (Folio 5279).

Aux éditions Dialogues

- LE CÔTÉ GAUCHE DE LA PLAGE, illustrations d'Alain Robet, 2015.

Aux éditions Honoré Champion

- LES ROMANCIERS DU PLAISIR, 1998, essai.

LA DÉFINITION DU BONHEUR

CATHERINE CUSSET

LA DÉFINITION
DU BONHEUR

roman

nrf

GALLIMARD

Chanson citée p. 27-28 :
« Je l'aime à mourir », paroles et musique de Francis Cabrel,
© Warner Chappell Music France.
© Éditions Gallimard, 2021.

*À la mémoire de Josette Pacaly
et d'Anisioara Genunchi*

Pour Vlad et Claire

Pour Nathalie

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
Parce qu'on les hait;
[...]
Parce qu'elles ont l'ombre des abîmes,
Parce qu'on les fuit,
Parce qu'elles sont toutes deux victimes
De la sombre nuit.

VICTOR HUGO,
Les contemplations

Déjà, alors, je craignais l'écriture. Au fond de moi je savais qu'elle était liée à une observation douloureuse, mais je n'imaginai pas qu'avec le temps elle serait un abri, un refuge, où non seulement je me retrouverais, mais où je retrouverais aussi ceux que j'avais connus et dont les visages avaient été conservés en moi.

AHARON APPELFELD,
Mon père et ma mère
(traduit par Valérie Zenatti)

Prologue

29 janvier 2021

Paul et moi passons la nuit chez mes parents à Boulogne. Nous avons fait l'aller-retour pour enterrer Clarisse et reprenons l'avion le lendemain matin pour New York.

Entre le décalage horaire, les ronflements de mon mari et ceux de mon père dans la pièce adjacente – mon ancienne chambre, où il s'était installé parce qu'il empêchait ma mère de dormir –, je n'arrivais pas à glisser dans le sommeil. Je revoyais chaque moment de la journée, le cimetière de Bagneux froid et humide sous le ciel gris d'hiver, le cercueil sur lequel j'avais jeté comme tout le monde ma poignée de terre.

Je me suis levée sans réveiller Paul, j'ai attrapé mon sac à main. La moquette était râpeuse sous mes plantes de pied. La porte a produit un grincement. J'ai appuyé trois fois sur l'interrupteur avant que s'allume la faible lumière du couloir, dont le papier peint n'avait pas été changé depuis l'origine – quarante-cinq ans. Dans cet appartement de mon adolescence, tout était obsolète. Le chauffage par le sol ne fonctionnait plus. J'avais froid.

Dans le dressing j'ai attrapé un vieil édredon en haut d'une pile de linge. J'ai respiré l'odeur particulière à ce lieu, mélange de l'après-rasage de mon père, des tas de chaussures en cuir, des boîtes en carton remplies de bouts de ficelle, des vêtements et des tissus usés. L'odeur de mes parents, de la vieillesse.

J'étais dans cette humeur bizarre qui suit un enterrement, quand le néant pénètre la vie et nous rappelle la vanité de toute chose. Mon père ne jette rien et ma mère, qui ne voit pas les objets et déteste la vie matérielle, conserve tous les livres. Il y en avait dans chaque pièce, en double rangée sur chaque étagère, en hautes colonnes à l'équilibre précaire au pied de son lit. Maman m'avait dit en riant avoir lu un article sur un vieil homme mort sous ses piles de livres qui s'étaient écroulées sur lui. Un jour, que j'espérais le plus lointain possible, je nous voyais, mes frères et moi, remplir d'énormes sacs-poubelle et nous débarrasser de cet amoncellement, de ces kilos de papier – ces traces de deux vies.

En ce moment même les fils de Clarisse étaient en train de le faire chez elle avant l'heure. De ce nid qu'elle s'était bâti, de ce cocon où elle avait éduqué ses garçons et comptait vieillir, de ce lieu où elle avait tant fait l'amour, où chaque chose avait une histoire, une âme, il ne resterait rien. Les livres, les céramiques japonaises – celles qui avaient survécu à la fureur de Boris –, les marionnettes indonésiennes, le batik recouvrant le canapé, tout allait disparaître. Y compris son visage, le souvenir de son sourire, de ses yeux noirs et vifs. Et sa voix. J'avais l'image d'un torrent emportant tout,

nettoyant tout. Même la mémoire est friable, comme les berges d'un fleuve, et s'éparpille comme la poussière.

Rien ne reste. Ne reste que le rien.

À moins que... Je suis allée m'asseoir devant l'antique ordinateur de mon père, dans son bureau étroit aux murs recouverts de bibliothèques, et j'ai sorti de mon sac la clef USB que m'avait remise le fils aîné de Clarisse à la réception suivant l'enterrement.

Première partie

LE ROMAN DE CLARISSE

CHAPITRE 1

La définition du bonheur

Août 1979

« Tu m'écriras ? » lui dit Irina en la couvrant de baisers comme si elle avait cinq ans. Deux filles assises un peu plus loin les regardaient.

« Oui. Descends, maman. Le train va partir. »

Clarisse ressentit un mélange de culpabilité et de soulagement alors que le train s'éloignait. Elle occupait un siège en sens inverse de la marche et passa le trajet à regarder le paysage filer en arrière, les champs de blé ou de tournesols, les villages sur les collines bâtis autour d'églises romanes dont le clocher s'élevait au-dessus des toits, les fermes, les vaches, les villes où le train s'arrêtait pour quelques minutes. Sa joie croissait en même temps que la distance avec sa mère. Elle commença à penser à ce qui l'attendait, la mer, le sable, la chaleur, l'espace, la solitude.

Elle descendit du train à Toulon parmi une foule de voyageurs. Sa marraine – de cœur, Clarisse n'étant pas baptisée – l'attendait au bout du quai, élégante dans sa robe à fleurs et ses sandales à talons, ses cheveux coiffés en un chignon parfait, maquillée, si soignée par rapport à sa mère. Paulette embrassa l'adolescente.

« Que tu es belle ! Tu es devenue une vraie jeune fille ! Mais pâlote. Trois semaines ici vont te faire du bien. »

Clarisse aimait son accent chantant du Sud. Elles montèrent dans la 4L et bavardèrent sur le chemin d'Hyères.

« C'est bien que ta mère ait une nouvelle élève. »

Paulette croyait-elle à l'histoire que lui avait racontée Irina ? Clarisse était convaincue que sa mère n'avait simplement pas le courage d'affronter le regard de Jacques et Paulette, qui se seraient vite rendu compte de la gravité du problème. Paulette n'aurait pas hésité à secouer sa plus ancienne amie, rencontrée enfant pendant la guerre, dans le village de Haute-Provence où la mère de Clarisse était cachée. Irina avait trouvé un prétexte pour se débarrasser de sa fille et se noyer dans le vin et le whisky bon marché.

« Tu ne vas pas te sentir seule ? En août on travaille à plein temps. »

— Oh non. J'ai apporté des livres. Et je vous aiderai au restaurant.

— Pas question. Ici tu es en vacances. »

Il était agréable d'être traitée en enfant gâtée.

Le club de vacances que géraient Jacques et Paulette se trouvait sur une petite péninsule au bout d'une longue route. Paulette se gara devant le bâtiment principal. Clarisse descendit de voiture et huma à pleins poumons le thym, la lavande, les pins et les eucalyptus. C'était son sixième été ici. Elle se sentait chez elle. Jacques se précipita hors du bureau et la serra contre lui.

« Et voilà la plus belle ! Tu n'as pas changé du tout ! »

Paulette rit.

« Je viens de lui dire le contraire ! »

Il avait la carrure d'un ours, une barbe douce et un rire sonore. Il attrapa la valise et la précéda sur le chemin sableux.

« On t'a mise à Jasmin. Tu n'auras pas besoin de marcher longtemps la nuit en rentrant du restaurant. »

Le club était composé de « hameaux » aux noms de fleurs répartis dans un vaste parc boisé. Les bungalows de béton avaient tous la même distribution. On pénétrait dans une entrée avec un placard métallique et des lits superposés (où Clarisse dormait les années précédentes), séparée par une salle de bains de la chambre carrée que remplissaient un lit double et deux tables de chevet. La différence cette année, c'était qu'elle dormirait dans le grand lit et ne partagerait pas la salle de bains avec sa mère.

Elle vida sa valise. En dehors du jean et du tee-shirt qu'elle portait pour le voyage, elle n'avait que deux robes, trois hauts, deux maillots et une paire de claquettes, ainsi que son journal, un carnet de croquis, des crayons de couleur et trois livres. Et son doudou, un petit chien aux grandes oreilles devenu mou comme un chiffon à force de lavage, qu'elle avait réussi à sauver des griffes de sa mère. Réglisse.

« On est à Hyères ! l'informa-t-elle. Tu entends les cigales ? »

Elle enfila une robe, mit ses claquettes et prit le chemin de la plage.

Les arbres se profilaient comme des ombres chinoises contre le ciel bleu clair. Elle se gratta le bras. Sa mère avait une recette contre les moustiques – du citron, du vinaigre ? Une famille arrivait en sens inverse, le père

et la mère encadrant un petit garçon dont ils tenaient la main. Les parents avaient l'air en colère et l'enfant pleurait.

« Cesse de pleurnicher ! cria l'homme. Tu n'avais qu'à faire attention. Tant pis pour toi ! Un camion tout neuf ! »

Les pleurs du gamin redoublèrent. Ils la croisèrent sans lui dire bonjour. Comment pouvaient-ils être si tendus dans un endroit si beau ?

Elle descendit par un sentier caillouteux sur la plage. Il n'y avait plus personne. Ses plantes de pied entrèrent en contact avec le sable, chaud et doux. Par contraste avec l'air, la mer était fraîche. Elle plongea.

Quand elle sortit de l'eau, elle se sentait merveilleusement bien, ses longs cheveux gouttant dans son dos. Maintenant elle était vraiment arrivée.

Après une douche chaude, elle se rendit au restaurant, en terrasse sous les arbres. Les vacanciers, assis à des tables communes, se servaient à un grand buffet. Des tortillons de citronnelle brûlaient ici et là. L'endroit résonnait de rires et de conversations. Il y avait au moins une centaine d'adultes et de nombreux enfants. Clarisse reconnut la famille croisée sur le chemin de la plage. Les yeux fixés sur leur rejeton, les parents semblaient à nouveau le réprimander. Il y avait une place libre près de la mère. Clarisse y alla tout droit. Ces gens ne risquaient pas de lui adresser la parole. Après le dîner elle resta dans son coin, même quand la musique commença. La famille à côté d'elle était partie coucher l'enfant.

« Tu veux boire quelque chose ? lui demanda Jacques en apportant des cocktails à un groupe non loin d'elle. Un gin-tonic ?

— Non merci.

— Quelle fille raisonnable ! Amuse-toi, ma puce, tu as seize ans ! »

Clarisse en eut vite assez du disco et rentra dans son bungalow par le sentier qu'éclairait encore la lumière diffuse du crépuscule. Assise au milieu du grand lit, calée contre deux oreillers, elle commença *Illusions perdues*. Ce qui arrivait à David et Ève, leur amour, l'égoïsme et la cupidité du père de David qui vendait son imprimerie à son propre fils en cherchant à s'enrichir sur son dos, était plus réel et plus fascinant que sa propre vie.

*

Les jours passaient, semblables les uns aux autres, sans qu'elle se lasse de l'alternance des bains de mer et des bains de soleil. Dans l'eau, elle faisait la planche et contemplait le ciel. Une fois sèche, elle lisait ou dessinait le paysage. Elle sentait sur elle le regard des hommes – des maris, des pères. Jacques lui avait dit de le prévenir si quelqu'un l'embêtait. Elle restait à l'écart. Sa timidité créait une distance protectrice.

Au restaurant elle regardait et écoutait, discrètement. Le témoin invisible. Elle avait identifié plusieurs familles. Les retrouver jour après jour, c'était comme suivre ces feuilletons télévisés dont sa mère était friande. La famille à côté d'elle à table, par exemple. Le fils était un insecte aux ailes épinglées sur une planche par ces deux paires d'yeux qui suivaient chacun de ses mouvements. Le père aboyait, le gamin pleurait, la mère le grondait tout en jetant au père un coup d'œil furibond. Il y avait tant de

frustration entre cet homme et cette femme qui se renvoyaient l'enfant comme une balle.

À l'autre bout de la table était assise la famille parfaite : deux jolies fillettes et leurs parents pédagogues, qui ignoraient discrètement les disputes de leurs voisins tout en se montrant le plus serviables possible. De sa place, Clarisse n'entendait pas leurs conversations mais leurs gestes exprimaient leur tendresse mutuelle. Même la sœur aînée, à peine âgée de huit ans, offrait à sa cadette ce qui était sur son assiette et souriait gentiment de ses questions naïves.

Mais la tablée qui l'intéressait le plus se trouvait un peu plus loin. Elle était composée de trois couples et de six enfants, cinq garçons d'à peu près huit à dix-huit ans et une fillette de cinq ans, la princesse du groupe. Ils étaient bruyants et riaient beaucoup. Clarisse put bientôt dessiner leur arbre familial. Les trois hommes robustes aux cheveux et aux yeux sombres, à la poitrine velue, semblaient frères. Leurs femmes avaient les cheveux teints et les ongles vernis. Parmi les garçons elle remarqua surtout un brun au sourire éclatant et aux longs cils. Les deux plus jeunes devaient être ses petits frères, et les deux adolescents – l'un enveloppé et l'autre, qui ressemblait à la princesse, maigre avec des taches de rousseur – ses cousins.

Inévitablement, elle se fit prendre à les regarder. Un soir à la fin du dîner, alors qu'elle les observait à travers son verre de coca, le beau garçon leva la tête et leurs yeux se rencontrèrent. Elle n'eut pas le temps de les baisser. Il l'emprisonna dans son regard, lui sourit et pointa du doigt le baby-foot un peu plus loin.

« Tu joues? »

Elle se retourna, certaine qu'il s'adressait à quelqu'un derrière elle. Il n'y avait personne. Elle secoua la tête en rougissant.

Il était absent du club pendant la journée, qu'il passait à l'école de voile avec ses cousins et ses frères ou sur des plages éloignées que préféraient les adultes. Elle le savait par quelques mots glanés ici et là. En fin d'après-midi il jouait au ping-pong ou au baby-foot avec ses cousins et d'autres vacanciers, dont deux blondes un peu plus âgées aux cheveux lisses noués en queue-de-cheval. Il coupait les balles admirablement. Un jour, en rentrant de la plage, Clarisse s'arrêta pour les regarder. Elle ne pouvait retenir un sourire et ses yeux brillaient de plaisir quand la fille ratait la balle qu'il avait déviée de sa trajectoire. Il se tourna vers elle.

« Tu fais la prochaine? »

— Je ne sais pas jouer.

— Je peux t'apprendre. Tu t'appelles comment? Moi c'est Samuel. »

Il lui présenta ses cousins et les deux blondes. Clarisse s'éloigna en se sentant stupide. Elle aurait rêvé d'être une de ces filles qui jouaient avec lui. Mais elle aurait raté toutes les balles : il se serait lassé au bout de cinq minutes.

Samuel était un beau prénom. Elle le répéta à voix basse.

La première semaine s'achevait. Le vendredi soir il y avait une fête. Elle resta au restaurant plus tard que d'habitude. Il invitait tout le monde : ses tantes, sa petite

cousine, ses partenaires de ping-pong, sa mère. Il dansait le slow ou le rock comme il jouait au ping-pong et au baby-foot : avec grâce et énergie. Il était terriblement sexy dans son tee-shirt Fruit of the Loom, son jean à pattes d'éléphant et ses espadrilles bleu marine. Quand il fit un geste vers elle, elle baissa les yeux. Au moment où retentirent les premiers accords d'*Alexandrie Alexandra*, une trentaine de vacanciers, dont les deux blondes, se mirent en rang pour reproduire la chorégraphie. Samuel était au centre, à la place du chanteur, comme si tous reconnaissaient son aura. Clarisse partit se coucher.

Alors qu'elle approchait du restaurant le lendemain matin, elle vit le petit garçon assis sur un banc près des valises de ses parents. Elle sortit une sucette de son sac et la lui tendit.

« Tiens. Pour le voyage. »

Sans la prendre, il se retourna nerveusement vers la réception où ses parents finissaient de payer. Sa mère surgit et la dévisagea d'un œil suspicieux. Clarisse s'éloignait en haussant les épaules, quand elle se rendit compte qu'elle s'était comportée exactement comme l'enfant lorsqu'elle avait refusé de jouer au ping-pong ou de danser avec Samuel. Elle s'était privée d'un plaisir comme si quelqu'un la surveillait.

Elle fut soulagée de voir la famille de Samuel au restaurant ce soir-là. Ils restaient donc encore une semaine. Les deux blondes étaient parties. Une nouvelle famille s'assit à la place du petit garçon et de ses parents, un couple et une vieille dame aveugle qui la laissèrent tranquille après les politesses d'usage.

Les jours suivants, Samuel ne lui adressa pas un mot.

Au restaurant le mercredi soir régnait un calme inhabituel. La table de sa famille était vide. Il ne lui avait même pas dit au revoir. Sans lui l'endroit semblait désert.

Elle dormit mal. Le lendemain elle n'éprouva pas de plaisir à nager ni à lire sur le sable. Lorsque, au retour de la plage, elle entendit les voix autour de la table de ping-pong, la joie gonfla ses veines. Pendant le dîner il s'approcha pour lui dire qu'ils avaient fait une excursion à Monaco la veille et qu'ils étaient rentrés tard. Comme s'il lui devait quelque chose.

Ce soir-là, quand retentirent les premières notes du tube de l'été, *Je l'aime à mourir*, et que Samuel se tourna vers elle avec un sourire, elle se leva. Elle trouvait insupportables les gens qui accompagnent une chanson de leur chantonement, mais la voix de Samuel soufflant les mots de Cabrel dans son oreille – « *Elle a gommé les chiffres des horloges du quartier, / Elle a fait de ma vie des cocottes en papier, / Des éclats de rire* » – lui donna des frissons très doux. Elle dansait entre ses bras sans conscience de son corps maladroit, juste un peu inquiète à l'idée de lui marcher sur les pieds. Après Cabrel, le DJ choisit un morceau plus énergique : *Heart of Glass*. Il lui tendit la main pour un rock, mais elle préférait danser seule face à lui. Son corps se détendit peu à peu, entrant dans le rythme, surtout quand Bob Marley succéda à Blondie.

Quand la musique s'arrêta à minuit, elle fut aussi déçue que lui. Ils supplièrent le DJ de passer encore une chanson, juste une, un slow, mais il ne voulut pas déroger à la règle. Les cousins de Samuel étaient partis se coucher. Elle descendit avec lui vers la plage. Ils s'assirent sur le sable, il lui dit de compter douze étoiles et de faire un

vœu silencieux. Elle ne souhaitait qu'une chose, qu'il l'embrasse, mais se décida superstitieusement pour un vœu moins égoïste : que sa mère cesse de boire. Il lui offrit une cigarette, qu'elle refusa. Il lui tendit la sienne pour une taffe, qui la fit tousser. Il rit. Il habitait Versailles, avait dix-neuf ans et venait de réussir sa première année de médecine. Elle expliqua que sa mère travaillait à Paris et que ses parents étaient divorcés.

« Tu es toute seule, ma pauvre ! Si seulement on pouvait changer de place pour un jour et que je te prête ma grande famille ! J'aurais un peu de silence et de paix ! »

Il se mit à chanter doucement les paroles de Cabrel sur lesquelles ils avaient dansé leur premier slow, « *Moi je n'étais rien et voilà qu'aujourd'hui / Je suis le gardien du sommeil de ses nuits, / Je l'aime à mourir...* », tout en la fixant du regard et en approchant lentement son visage. Ce qu'elle osait à peine espérer eut lieu. Ils tombèrent sur le sable. Ses mains se glissèrent sous sa robe, partout. Clarisse tremblait de désir. Elle ouvrit la fermeture éclair du jean de Samuel et sortit son sexe du slip, soucieuse de lui montrer qu'elle n'était pas totalement ignare dans tous les domaines. Il sembla surpris qu'elle se montre si entreprenante. Elle n'eut pas besoin de le caresser longtemps avant qu'un liquide tiède poisse sa main. Il s'assit et regarda sa montre.

« Deux heures ! Il faut que j'y aille. On fait une régates demain et mes cousins comptent sur moi. »

Elle se rinça les mains dans la mer avant qu'il la raccompagne à son bungalow. Ils passèrent une demi-heure à s'embrasser.

« À demain », dit-il.

Ce serait le dernier soir. Il partait samedi.

Elle resta allongée dans son lit, les yeux ouverts, incapable de dormir, en tripotant Réglisse. Elle finit par rallumer et consigna dans son journal chaque minute de la soirée. Ce qui lui arrivait n'avait rien à voir avec son amour pour ce garçon de terminale qu'elle appelait son petit copain et qu'elle avait vu sortir du lycée, en juin, enlacé à sa meilleure amie (qui n'était plus sa meilleure amie). La gentille dérision de Samuel l'encourageant à sortir de sa coquille, le souvenir de sa voix chantant « *je l'aime à mourir* » remuaient ses entrailles. Il était content qu'elle soit juive – sinon, il ne l'aurait pas embrassée. Le reverrait-elle à Paris ? Il avait dix-neuf ans, il était en médecine. Serait-il encore intéressé par une lycéenne de seize ans quand il serait entouré d'étudiantes aux longs cheveux lisses ? Les premiers rayons de l'aube perçaient l'obscurité quand elle glissa dans le sommeil.

« Que tu es belle ! lui dit Paulette au matin. Bronzée, radieuse. Rien à voir avec la souris pâlotte d'il y a quinze jours !

— Il est mignon, hein ? » ajouta Jacques avec un clin d'œil.

Elle s'empourpra.

« Jacques ! Laisse-la tranquille ! Ne l'écoute pas, ma cocotte. »

Elle passa la journée à la plage, nagea, lut, somnola, rêva. Au loin elle vit se profiler les voiles blanches et se demanda sur quel bateau se trouvait Samuel. Il devait être fatigué. Elle espéra qu'il ne serait pas fâché s'il perdait.

Le soir elle choisit ses vêtements avec soin. Elle mit son

jean avec le dos-nu en soie rouge qu'elle avait emprunté à sa mère sans le lui dire : il se nouait derrière le cou et se portait sans soutien-gorge. Elle se fit un chignon. Le haut élégant et le chignon lui donnaient l'air un peu plus âgée.

Ses cousins et lui étaient arrivés troisièmes. À la façon dont les adolescents la regardaient, elle comprit qu'il s'était vanté de sa bonne fortune.

« J'ai une surprise pour toi tout à l'heure », glissa-t-il quand ils se croisèrent près du buffet.

Un cadeau ? Elle n'avait pas l'habitude d'en recevoir.

À la fin du dîner, un serveur apporta un gâteau, et la famille de Samuel chanta *Happy birthday*. Le reste des vacanciers se joignit à eux. Clarisse scruta la table avec curiosité. Le gros cousin fêtait ses dix-huit ans. Il souffla ses bougies, qu'on ralluma pour la petite princesse. Le photographe du vendredi soir les mitrailla, surtout la fillette qui portait une robe rose à volants et à paillettes, le genre de robe que la mère de Clarisse aurait qualifiée de vulgaire.

Elle veilla à ne pas danser seulement avec Samuel pour ne pas se faire trop remarquer par Paulette et Jacques. Mais quand repassa *Je l'aime à mourir*, il la chercha du regard : c'était leur chanson. Ils dansèrent le slow étroitement enlacés. Clarisse s'époumona et leva les bras comme les autres en dansant sur *YMCA*, le hit de l'été. Elle accepta que Jacques lui prépare un mojito, léger. L'alcool brûla sa gorge, mais répandit dans son corps une douce chaleur.

Le vendredi, la fête s'achevait plus tard. Il était presque une heure quand les derniers danseurs se dirent au revoir. Elle pensait que Samuel l'emmènerait sur la

plage, comme la veille. Elle avait renoncé à l'inviter dans son bungalow, de crainte qu'une femme de ménage ne devine ses activités nocturnes en remarquant les taches sur les draps et ne le dise à Jacques et Paulette.

Elle suivit Samuel et ses cousins jusqu'à la place devant le bâtiment principal. Ils s'arrêtèrent près du banc où elle avait vu le garçonnet une semaine plus tôt.

«Voilà.»

Il ne lui tendait pas un cadeau mais pointait du doigt deux vélomoteurs.

«On va en boîte de nuit. Tu viens?»

Elle n'hésita pas. Elle n'était encore jamais montée sur une mobylette.

Avoir seize ans, foncer dans la nuit calme sur une route déserte et sentir la brise tiède caresser vos épaules tout en enlaçant la taille d'un garçon qui vous a embrassée hier pour la première fois, la joue appuyée contre son dos : ce devait être la définition du bonheur.

Les cousins roulaient à toute allure et se dépassaient tour à tour dans un bruit de moteur. La mobylette penchait dangereusement par moments et Clarisse laissait échapper de petits cris sans avoir vraiment peur. Samuel semblait contrôler son engin. Une voiture qui les klaxonna longuement en les doublant les força à se ranger.

La ville était à quelques kilomètres. La soirée commençait à peine dans la boîte quand ils y pénétrèrent à une heure et demie. L'entrée était gratuite, et personne ne vérifiait les cartes d'identité. Les gens dansaient frénétiquement dans la fumée de cigarette et la lumière cliquotante des spots. Il n'y avait pas d'enfants. C'était la

vraie vie, pas comme le club de vacances. Clarisse ignorait jusque-là à quel point elle aimait la nuit. Ils dansèrent presque sans interruption jusqu'à la fermeture à quatre heures. Les gens se déhanchaient et remuaient les bras en l'air dans un mouvement de balancier, secouaient sauvagement leurs cheveux, tombaient sur les genoux, pivotaient sur eux-mêmes, se renversaient en arrière. Elle défit son chignon et n'eut pas honte de sa masse de cheveux frisés. Les garçons burent plusieurs gin-tonic. Elle en accepta un. Elle n'avait pas l'habitude de l'alcool et se sentit délicieusement ivre.

Au retour ils s'arrêtèrent pour laisser le gros cousin vomir au bord de la route. Quand ils croisèrent une camionnette dont les phares les aveuglèrent, Samuel fit un écart. Clarisse le serra encore davantage. Un vent fort s'était mis à souffler, un début de mistral, et elle avait froid dans son dos-nu, même blottie contre lui.

Il était quatre heures vingt quand ils éteignirent les moteurs à l'entrée du club. Ils poussèrent les mobylettes jusqu'au bâtiment de la réception. Les cousins n'étaient pas frais, surtout celui qui avait été malade, même si l'air les avait un peu ranimés. Ils s'éloignèrent vers leur bungalow. Samuel et elle restèrent seuls. Elle frissonna.

« Tu as froid ? »

Il ôta son tee-shirt et le lui tendit. Il avait transpiré en dansant et son odeur imprégnait le coton – une odeur d'homme, de sueur, de sel, d'alcool et de lessive. Il enlaça ses épaules. Ils prirent la direction opposée à celle des cousins. Au bout de quelques minutes il proposa d'aller dans sa chambre. Ils seraient à l'abri du vent.

« Tu ne partages pas un bungalow avec tes frères ? »

— Ils dorment dans l'entrée, rien ne les réveille. On fermera la porte à clef. »

Elle apprécia sa délicatesse : il n'avait pas demandé à aller chez elle.

Samuel logeait dans le hameau le plus éloigné : ils marchèrent dix bonnes minutes sur un sentier sableux serpentant entre les arbres qui, à cette heure tardive, n'était éclairé que par la lune passant entre les branches. Elle ignorait que le parc était si grand.

« Tu me raccompagneras ? »

— Évidemment ! Je ne suis pas un porc ! »

Le mot lui sembla étrange. Qui aurait pu qualifier le beau Samuel de porc ?

Sans la voir dans l'obscurité, elle sentait et entendait la mer, toute proche. Ils arrivèrent enfin dans le hameau éclairé par les veilleuses au-dessus de chaque porte. Il introduisit sa clef dans la serrure et se tourna vers Clarisse en mettant un doigt sur ses lèvres. Le bungalow était configuré comme le sien : elle savait où aller, même dans le noir. Dans les lits superposés, les deux enfants ronflaient. Il referma sans bruit la porte de la chambre et la verrouilla. Le volet mécanique était baissé et l'obscurité, totale. Il posa une main sur ses reins, tandis que l'autre effleurait ses lèvres. Une troisième main la poussa sur le lit. Trois mains. Trop pour un seul homme.

Son cerveau fabriqua instantanément une explication innocente : les petits frères de Samuel avaient monté une embuscade pour lui faire une blague. Mais ces mains, elle le sut tout de suite, n'étaient pas celles d'enfants. La main sur sa bouche, bloquant ses narines, rendait sa respiration difficile. Quand elle essaya de l'ôter, on l'en

empêcha. Une autre s'empara de son poignet droit et posa les doigts de Clarisse sur quelque chose de chaud, mou et poilu. Elle était pétrifiée. Elle devina qu'ils étaient trois. Les deux autres étaient ses cousins, bien sûr. La surprise, c'était elle : le cadeau d'anniversaire de celui qui avait dix-huit ans.

Des mains tirèrent sur le nœud dans son cou et lui ôtèrent son haut si brusquement qu'elle entendit craquer la soie. On lui enleva ses sandales en forçant, sans même ouvrir la boucle. Le jean glissait mal : ils s'y mirent à deux. Le slip suivit. Elle était nue. Un des garçons, le gros, s'assit à califourchon sur elle. Il l'écrasait, coinçant un de ses bras sous son genou. On lui pinça le nez, elle dut ouvrir la bouche pour respirer et un sexe s'y engouffra. Un autre se frottait contre sa main. Si elle avait crié, personne ne l'aurait entendue, pas même les garçons qui dormaient dans l'entrée, séparés d'eux par la salle de bains. Elle était entrée de son plein gré dans cette chambre, s'était jetée tête la première dans la trappe. Comme l'animal pris au piège par des braconniers, elle n'avait plus d'autre choix que de se laisser faire pour en finir au plus vite.

Elle assistait à la scène de loin, comme s'il s'agissait d'un film qui ne la concernait pas. Des mots lui parvenaient : « Pousse-toi », « À moi », « Vas-y ». Elle fut tournée et retournée comme une crêpe. L'un d'eux, le plus jeune peut-être, éjacula tout de suite et ses cousins se moquèrent de lui. Puis ils finirent tour à tour, dans des grognements ou des cris. Ils ne la retenaient plus.

Elle se désemmêla des corps allongés, se leva, récupéra son jean et son dos-nu au pied du lit, ramassa une sandale et puis l'autre, tourna le verrou, traversa le couloir

et se retrouva dehors. La nuit était moins sombre que l'intérieur de la chambre. Elle courut, nue de la tête aux pieds sur les pavés. Cinq portes plus loin, elle s'arrêta pour enfiler son haut déchiré et son jean. Elle n'avait pas sa culotte. Elle s'accroupit pour attacher ses sandales et se remit à courir. Entendant la mer sur sa droite, elle tourna à gauche et avança dans l'obscurité. Le mistral froissait les feuilles des palmiers. Le bâtiment central, éclairé, finit par apparaître. Un employé en sortit en tirant deux grosses poubelles. Elle se cacha derrière un arbre. Les premières lueurs de l'aube éclaircissaient la nuit. Elle atteignit son bungalow et prit une longue douche très chaude en frottant au savon toutes les parties de son corps.

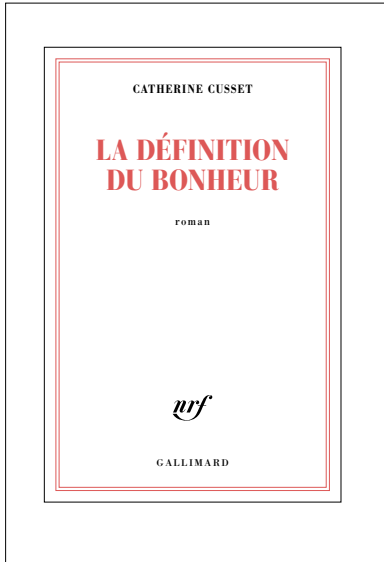
Elle passa des heures allongée sur son lit, les yeux ouverts, sans poser Réglisse contre son cou, comme si un contact avec sa peau allait le souiller. Elle se sentait sale malgré la douche. Elle attendit une heure de l'après-midi avant de se lever et de se diriger vers le restaurant. Elle était sûre qu'ils seraient partis, la route était longue jusqu'à Versailles. Mais en approchant de la terrasse, elle entendit leurs voix. Elle s'arrêta derrière un pilier. La famille déjeunait. Samuel et ses cousins riaient comme d'habitude. Il regarda dans sa direction et sourit. Elle était certaine qu'il l'avait repérée. Malgré sa faim elle n'eut pas le courage d'aller jusqu'au buffet. Elle prit un café à l'intérieur et retourna à son bungalow. Tout son corps tremblait. Elle passa l'après-midi au lit à lire *Au bonheur des dames*. Denise et ses frères arrivant à Paris lui permirent de s'oublier : elle en fut reconnaissante à Zola. Quand elle retourna au restaurant vers dix-neuf heures, affamée, ils étaient partis.

C'était la fin du mois d'août, les arrivants étaient moins nombreux. Paulette remarqua qu'elle n'était pas en forme. Clarisse prétendit qu'elle avait ses règles. Sa marraine lui apporta un thé chaud au citron. Elle était maternelle, pleine de sollicitude, mais il était impossible de lui dire ce qui était arrivé. Clarisse avait trop honte. Il fallait une sacrée dose de stupidité, à seize ans, pour suivre un inconnu dans sa chambre et le croire amoureux. Comme son petit ami parisien, Samuel avait remarqué qu'elle était disponible. Il l'avait partagée avec ses cousins parce qu'il était généreux ou que c'était amusant. Elle savait ce que diraient les gens, sa mère la première : « Tu l'as cherché, ma pauvre fille. » Personne ne devait savoir, jamais. Au souvenir de l'usage qu'on avait fait d'elle, elle éprouvait de la révolusion. Pas seulement vis-à-vis des garçons, de leur sexe et de leurs pulsions, mais d'elle-même. Elle n'avait pas juste été passive. Elle avait coopéré – pour en finir plus vite, mais pas seulement. Pour plaire, pour ne pas les décevoir. Parce qu'elle était gentille.

Il n'y avait pas de fenêtre d'où elle aurait pu sauter, ni de réserve de cachets à avaler. Et elle avait peur de la douleur physique.

Elle n'écrivit rien de cela dans son journal. Un journal pouvait tomber entre les mains de sa mère.

Le samedi soir elle se rendit à l'accueil. Les photos prises le vendredi étaient toujours exposées sur un mur. Il n'y avait plus celles de Samuel ni du cousin aux taches de rousseur, mais elle acheta celle du gros cousin, qu'elle paya cinq francs. Elle ne prit pas la photo d'elle, souriante, dans le haut en soie de sa mère.



LA DÉFINITION DU BONHEUR

Catherine Cusset

Cette édition électronique du livre
La définition du bonheur de Catherine Cusset
a été réalisée 9 juin 2021
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072950377 – Numéro d'édition : 396764).

Code Sodis : U39121 – ISBN : 9782072950384
Numéro d'édition : 396765.

